

« Poèmes »

Michel Lemaire

*Études françaises*, vol. 8, n° 2, 1972, p. 153-166.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036515ar>

DOI: 10.7202/036515ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

MICHEL LEMAIRE

## Poèmes

## LES BLESSURES AUX PAUPIÈRES

« Livre les fleurs de pourpre au courant des ruisseaux.  
La neige du Cathay tombe sur l'Atlantique. »

(G. DE NERVAL)

## I

Le lent désordre des nuages  
Ferme les rues dans leur désirs.  
Puis tout n'est plus qu'absence grise,  
Et les désirs meurent à l'envers.

S'il ne reste plus rien en face des faux-jours,  
Et si la neige est noire,  
Si...

Instaurer le silence.  
Se contenter de vivre le soir écartelé,  
L'eau, le pain.

## II

Elle avait — l'amour de loin —  
Elle avait, à la commissure des lèvres,  
Ce désir de ravage  
De toiles d'araignées,  
Qui me désarme encore.

Alfange — vert piège —  
Ses yeux troubles  
Dont j'ai dû égarer la tendresse  
Parmi les lettres anciennes.

Elle passa, violente,  
Entre mes songes verticaux.

Je se sais plus,  
Si elle frappa à ma porte,  
Si j'ouvris,  
Si elle n'était plus là.

Elle passa, mauve et noire,  
Close  
Au murmure des maisons vieilles.

Nous n'avons regardé le soleil à l'envers  
Au versant de la mer barbare.  
Corps à corps éperdu,  
Qui s'efface.

## III

## CONCERTO

*à Alain G.*

Grave ainsi qu'un violoncelle,  
Majestueux bâtard, crecelle et clavecin,  
Le chat s'est avancé vers ma main alourdie  
Au noir clavier du songe, amie de ses chemins.

Elle, en soies passementées,  
En violon d'amertume, en gaieté d'amarante,  
Silhouette chamarrée, lente, et si loin d'ici,  
Signe venant vers moi, sourd, envahi d'attente.

Je les voulos recevoir.  
L'autre de solitude, aux soirs des feux d'entraves,  
L'amante et ses désirs d'épaves en nos vies.  
Hautbois ambré de doute et d'harmonies. Esclave.

## IV

Les sentiers de l'encens,  
Par-delà les miroirs,  
M'ont fait glisser à bord d'une galère de cendre  
Aux rames de mica.

Un voyage violent — très doux,  
De ces voyages dits au long cours.  
Les rames mangeaient les nuages  
Vers cet autre pays.

J'ai croisé des gerfauts au cœur lourd,  
De sourds corbeaux de peur  
Jaillis d'un ciel fauve,  
D'entre des mondes négatifs.

J'ai navigué non loin de Samarkand,  
De Marrakech,  
Et de Chandernagor.



J'ai longé les étangs de Thélème  
Et d'ailleurs.

J'ai franchi cette rivière  
Dont tous les livres parlent,  
Gardée par un sphinx  
Qu'il suffit d'ignorer.

J'ai passé bien des rêves que je passerai,  
Tant de rêves.  
Pour atteindre — au soir —  
Le simple pas d'un enfant.

1969-1970

## JEUNE FEMME IMAGINÉE MAUVE

Toi petite, qui n'es pas venue,  
Toi dont les yeux accrochent les nuages,  
Toi dont les gestes se poursuivent de couleurs  
Et se surprennent.

Toi de pavane et coquillage,  
Toi de froissement de bonheur,  
Toi qui sais faire des lits dans la mer,  
Les oreilles pleines d'éblouissements.

J'ai le cafard de toi,  
De tes mains d'améthyste,  
Tes fantaisies de sucre d'orge.

J'ai le cafard de toi,  
Des clés de tes villages,  
Images,  
Endormements.

Je m'appelle Novembre presque en toute saison,  
Parti de nord et d'ennui.

J'ai le cafard de toi  
Qui tiens de la faille et du loin,  
Matin dans les thuyas,  
Et la tête si haute.

Amie de rêve d'orgie de rêve  
Et de tristesse enchevêtrée.

J'ai le cafard de toi,  
De ton corps nu,  
Feuilles mortes bruissantes.

Amie d'errance.

J'ai le cafard de toi,  
Comme un jeu d'entrefou.

Et d'aiguière,  
Tu es dire tu dans le noir, sans crainte,  
Une côte dalmate inconnue,  
Une fenêtre ouverte.

Tu es  
J'ai le cafard de toi,  
Malgré tout.

Enfant, toi qui sais le pervers des choses,  
Toi dont la voix en est feutrée,  
Comme celle des soirs de pluie  
Où le feu d'artifice n'aura pas lieu.

Toi qui poses l'émoi  
Au revers des fuites,  
Et des métamorphoses.

J'ai le cafard de toi.

Parfois, en dérive, quand je rentre,  
Tu montes en moi  
Comme un jazz nocturne, très doux,  
Seul — Highway Blues,

Une mélodie éparpillée mais présente,  
Si présente.

Puis tu coules sous mes pas,  
Disparais.

Ce serait  
Cet accord absolu des jours,  
Ce calme bouleversant  
Mais amer.

Les arbres chiffonnent et chiffrent des mystères.

J'ai le cafard de toi,  
Le temps passe, tu sais.